



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

30 novembre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

30 novembre 1907.

Comme je flânais sous les arcades de l'Odéon, j'aperçus l'Homme-qui-lit en train de parcourir un volume à l'étalage de la célèbre librairie Flammarion. Il était si intéressé que je pus être près de lui, le touchant du coude et ne ménageant point les gestes sans qu'il remarquât ma présence. Enfin je fis exprès de le heurter. Ayant alors levé les yeux, il me vit et nous nous mîmes à rire en nous souhaitant le bonjour, selon la formule traditionnelle entre nous. Il dit : « Ah ! j'ai lu, j'ai lu ! » et je répons : « Compère, qu'as-tu lu ? » Depuis vingt ans que nous nous feuilletons, cet innocent *mot de passe* nous amuse. C'est notre *ad augusta per angusta*. Il faut si peu de chose à ceux qui aiment les livres pour les égayer ! La plus humble des plaisanteries distrait leur âme studieuse et enfantine.

— C'est avec plaisir, lui dis-je, que je vous trouve gaillard, et debout, dans les courants d'air meurtriers de ces voûtes. Je me souviens qu'il y a cinq semaines, vous étiez moins sémilant dans le fauteuil de cuir du cercle, en proie au vertige neurasthénique ?

— Oui, fit-il, je me sens raffermi, le rein droit, assez semblable à un bouquin naguère broché, décousu, qui sort des bonnes mains à spatules du relieur. Ah ! qu'il est content ! N'avez-vous jamais fait attention au petit air avantageux et définitif que prend le volume aussitôt relié, lacé dans sa cuirasse neuve ? L'or, le jaspé ou le rouge de sa tête et de ses tranches reluit. Tout en résistant, il ploie et craque un peu sous ses *plats*, comme la taille d'une Andalouse sous le corset, il sent bon le cuir, et vous jette aux yeux, quand on l'ouvre, une poudre blanche de papier râpé charmante à voir et à balayer d'un souffle, et il cache quelque part, ainsi qu'une jolie fleur mise à sécher entre deux pages, son signet replié, couleur d'arc-en-ciel. Tel je suis aujourd'hui après ma crise.

— Bravo ! Et comment vous êtes-vous guéri ?

— Par la lecture.

— Je m'en doutais. C'est égal, pour vos premières sorties, il ne me paraît guère prudent de stationner sous ce cloître. Vous risquez de vous enrhumé.

— Quand je lis, le froid et le chaud n'ont pas de prise sur moi.

— Mais quel agrément pouvez-vous bien trouver à lire, dans une si parfaite inconfortabilité, des livres non coupés, que vous ne pouvez qu'entr'ouvrir, et au fond desquels il vous faut, comme dans le creux d'un cornet, suivre avec une peine extrême le fil du récit ?

— C'est cela, justement, qui est délicieux ! On croit qu'on est petit, encore au collège. On oublie tout à fait la rue, les passants et la rotation de la terre. Les heures tombent lentes et rapides comme le sable qui coule dans le sablier. Que de livres j'ai dévorés ici ! Des centaines. Quand on s'en va, étourdi de chapitres, on ne sait plus où on en est. Il faut marcher quelques pas dans le divin Luxembourg pour que s'évapore cette ivresse.

— Et que lisiez-vous, quand je vous ai dérangé ?

— *Le Théâtre*, d'Adolphe Brisson.

— Vous aimez le théâtre ?

— Beaucoup, parce que je n'y vais jamais.

— Pourquoi cela ?

— J'y allais autrefois, j'ai dû y renoncer.

— Raisons de santé ? Le médecin vous a défendu de vous coucher tard ?

— Non. Je faisais scandale.

— Et comment ?

— Je lisais. J'emportais des livres et je lisais.

— Pendant les entr'actes ?

— Pendant la pièce. Et, la plupart du temps, ce que je lisais était bien plus amusant que ce

que je n'écoutais pas. Seulement on me remarquait. Je ne riais pas aux mêmes endroits que le public. Mon attitude inébranlable finissait par agacer. J'attirais l'attention des spectateurs et je la distraçais de la scène sur laquelle elle aurait dû se concentrer. Je jetais un froid. Et il arrivait qu'un contrôleur, au milieu d'un acte, venait poliment me prier, de la part de la Direction de me retirer ou de retirer mon livre comme si c'eût été un petit chapeau de dame. Je préférais toujours me retirer moi. Et cependant, je vous le répète, j'aimais beaucoup le théâtre. J'adore lire dans le bruit. C'est au milieu du tapage que les vrais gourmets de lecture et les friands de sommeil jouissent le mieux de leur plaisir favori. Observez les amateurs qui ont pour volupté de s'assoupir dans un fauteuil d'orchestre? Ni les furieuses altercations de l'éternel couple adultérin, ni les tonnerres de bravos, ni le pistolet du mari, ne les émeuvent. Le silence est seul capable d'interrompre la béatitude de leurs rêves. Alors, j'ai pris le meilleur parti pour concilier mes deux amours, celui de la lecture et celui du théâtre: je lis des feuilletons dramatiques. Je les lis tous, et en particulier ceux du *Temps*, qui me semblent de vrais modèles du genre, ni bénisseurs ni méchants, et nourris de bon sens ironique, de philosophie claire et saine, qui font, sous leur apparente et malicieuse nonchalance, mieux sentir que par des éloges ou des blâmes disproportionnés le poids sûr et toujours attendu

de leur autorité. Jamais je n'achève un de ces excellents *dimanches* de M. Brisson sans admirer l'art et le talent avec lesquels ils semblent se présenter et se développer d'eux-mêmes, en substantielle simplicité, sans nulle pédanterie professorale, et j'en conclus chaque fois que le métier de critique, souvent si décrié, doit être infiniment difficile à exercer. Non, la critique n'est pas aisée, j'entends pour un honnête homme. Il y faut, outre le mérite et une science approfondie des choses de la scène, une effrayante érudition du cœur de l'homme et surtout de l'auteur dramatique à l'épiderme d'une si délicate texture qu'il se fâche si on le bâtonne avec une rose. Il est parfois plus chatouilleux pour l'honneur de ses personnages que pour le sien propre, si j'ose dire, et à la suite d'un article dont Beaumarchais lui-même aurait remercié, « en étant le serviteur », il envoie des témoins qui ne badinent pas et demandent du sang. Mais, quelque irréparable qu'ait été l'injure qu'on lui a faite aussi bien que celle par laquelle il a riposté, toujours-toujours, après le combat, l'auteur se réconcilie avec le critique. Pourquoi ? Le savez-vous ?

— Non.

— D'où vient cette habitude prise de ne plus accepter l'éreintement dès lors qu'on était à l'avance une touchante victime enguirlandée pour subir le sacrifice de la louange ?

— J'ignore.

— Je me rends bien compte, sans doute, que ce bruit n'est point perdu, qu'une égratignure dans « la région métacarpienne » ou « deux balles échangées sans résultat » n'ont jamais fait de mal à une bonne pièce, mais...

— Ecoutez, lui dis-je; ce sujet m'est tout à fait indifférent... et même pénible. Parlez-moi de vos autres lectures.

— Je ne vous contrarierai pas. Voulez-vous venir à Rome, puisque tout chemin y mène? Après y avoir été de longues années secrétaire à l'ambassade de France, du temps que la France connaissait le Vatican, M. Fernand Laudet a réuni quelques-uns de ses *Souvenirs d'hier*. Avec des yeux fins et clignotants, il a bien regardé cette vie circonspecte et nuancée de la Rome religieuse, et il dit, de la manière du diplomate, où l'on croit sentir aussi ce qu'il ne dit pas, les choses tour à tour pittoresques et émouvantes qu'il a vues, de plus près que d'autres, de tout près. J'ai entendu, en le parcourant, le glissement confidentiel de ses pas sur les parquets, dans les salons du palais Borghèse ou au long des appartements Borgia et avec lui, j'ai assisté, heure par heure, à la mort de Léon XIII. De poignantes visions m'en sont restées : celle du pape, défunt, dans cette chambre pleine de monde où l'on ne pénétrait jamais... le pontife assis encore sur son petit lit, le squelette de la poitrine apparaissant par la chemise entr'ouverte ainsi qu'à certaines statues tombales de la

Renaissance, sous les plis écartés du suaire, la tête inclinée à gauche « comme si elle voulait voir encore le jour » et le cortège des privilégiés admis à venir une dernière fois s'agenouiller devant la Sainteté qui n'est plus là... Chacun à son tour, soutenu par le majordome, s'approche en tremblant, pour recevoir, tout courbé, sa muette audience, et baiser la belle main qui pend, inerte et lasse de tant de bénédictions, la main qui ne sèmera plus, *urbi et orbi*. Pendant qu'un monde d'ouvriers en soutane s'agite en désordre pour sceller les trois couvercles des cercueils, j'ai vraiment senti l'odeur parfumée de la cire où s'enfonçaient les cachets de bronze pour y imprimer la croix des clefs et la tiare, et j'ai assisté aussi à la cérémonie de la « tumulation », au chant des chœurs de la Sixtine, dans cette colossale et pompeuse basilique de Saint-Pierre, qui est comme l'Opéra de Dieu.

— Vraiment ? lui dis-je un peu surpris, vous voyiez tout cela ?

— Comme je vous vois. L'exercice acharné de la lecture entretient l'imagination dans la plénitude de ses moyens et de son jeu. Le livre lui fait atteindre son maximum, et il n'y a plus d'obstacles ou de distances. Une phrase bien sonnée, un mot lumineux... et on entend, on y est.

— Eh bien ? où avez-vous encore eu le plaisir « d'y être » ?

— « J'y ai été » en suivant à Florence, avec

M. Gebhart, la féconde et merveilleuse destinée de *l'uomo singolare*, du virtuose Botticelli. Par eux deux, j'ai connu les épouvantes de l'Enfer, les orientales et mystiques délices du paradis, les grâces païennes du Décaméron, et j'ai... oh ! très bien vu le vieux Sandro infirme et décrépît, chancelant à la fin de sa vie sur deux béquilles, comme un de ses *Grotesques*. Quand le docteur Max Billard, aux dernières pages de son étude sur Mallet, m'a raconté le général faisant, avant d'être fusillé, répéter pendant un quart d'heure, au peloton d'exécution, les mouvements d'ensemble sur le Champ-de-Mars : « C'est mauvais... très mauvais ! Au temps ! » j'y ai été. Et aussi, avec cette Mme de Boigne si amusante et éveillée. Il faudrait être une bûche, après que l'on a seulement voyagé dans les deux derniers volumes de ses savoureux *Mémoires*, pour ne pas avoir devant soi les portraits parlants du duc d'Angoulême, de Louis XVIII et de Charles X. Ils sont là, debout, qui remuent, habillés et aussi déshabillés avec le plus spirituel irrespect. Enfin « j'y ai été » jusqu'aux larmes, avec *le Blé qui lève*, de Bazin.

— Oui. C'est un bien beau livre. Le plus beau peut-être qu'il ait fait.